

Eau, fleuve, mer et lyrisme

A propos du tableau *Le Cours de la Seine*

par Raoul Dufy

« Je pense que la peinture a pour but, en empruntant à l'apparence et à la réalité, de traduire les choses de l'imagination ; elle tend naturellement à la poésie, la ligne est la pensée et la couleur son verbe. J'aime mieux la peinture quand elle vous mène dans le monde des lignes et des couleurs que quand elle prétend nous décrire ce qui est immédiatement sous nos sens... Peindre, c'est faire apparaître une image qui n'est pas celle de l'apparence des choses, mais qui a la force de leur réalité »

Raoul Dufy¹

Source, ruisseau, torrents, lacs, rivières, fleuve, mer, brume, pluie, ce sont là des réalités, des lieux, des notions géographiques et, en littérature, des éléments de la nature qui drainent les sensations, les émotions, les clichés, la volonté, pour certains, de coller au réel avec des mots. Pour les auteurs romantiques, le fleuve charrie les sentiments ou témoigne, dans son flot perpétuel, de la permanence d'une nature consolante ou indifférente (Hugo, Lamartine). Pour les réalistes, la description la plus précise des lieux fait surgir pour le lecteur un paysage quasiment géographique (Flaubert, Maupassant).

Ce triptyque de Raoul Dufy s'inscrit dans un autre registre encore, où la représentation du monde cède le pas à la création. Pour Dufy, comme pour Apollinaire, écrire ou peindre, c'est faire acte de vie. Le triptyque mène le spectateur de Paris à la mer. Dufy y témoigne de son attachement profond à la Normandie. Ici, campagne, fleuve, estuaire, mer contribuent à une exaltation lyrique des composantes du paysage, de la couleur, de la lumière. Sa vision toute personnelle et originale de la mer propose « un vocabulaire plastique inventé : simples ondulations ou accents pointus de vaguelettes scintillantes, transformées en motifs abstraits triangulaires au fur et à mesure de leur répétition mécanique, alternant avec de longues touches horizontales et parallèles réfléchissant les faisceaux lumineux. »² L'optique en surplomb adoptée agrandit la sensation d'espace en étirant la ligne d'horizon vers le haut.

De Paris au Havre et du fleuve à la mer, comme nous y invite Dufy, tout un monde de correspondances s'ouvre : allégories de la Seine, de la Marne et de l'Oise, symboles, paysages croqués, petites fenêtres, la mer en toile de fond.

¹ Carnet n° 23, feuillet 13, cité par Dora Perez-Tibi, in *Raoul Dufy, Du motif à la couleur*, Paris, Somogy, 2003, p. 27.

² Dora Perez-Tibi, op.cit. p. 27

Proposition d'activité avec les élèves

Sur ce thème qui nous entraîne au large, pourquoi ne pas proposer aux élèves de CM, de collège ou de lycée, de créer, à la manière de Dufy, à partir d'un croquis des méandres de la Seine - sur une grande feuille - un itinéraire symbolique et poétique, personnel et initiatique, avec dessins ou collages et petits poèmes, écrits ou recherchés, pour la circonstance, par les élèves.

- **Un paysage traversé par un fleuve : se lancer dans l'aventure !**

A l'image du travail poétique et du destin tourmenté du très jeune Rimbaud, le fleuve, calme, permanent, conventionnel, est le lieu d'où le bateau ivre s'arrache pour son voyage initiatique.

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de coton anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

(Arthur Rimbaud, *Le Bateau ivre*, 1871)

- **De la source à l'océan**

Pour la source du fleuve, on peut faire référence au poème de Victor Hugo, *La Source tombait du rocher*, d'avril 1854 (*Les Contemplations*, livre V).

La source tombait du rocher
Goutte à goutte à la mer affreuse.
L'Océan fatal au nocher,
Lui dit : « Que me veux-tu, pleureuse ?

« Je suis la tempête et l'effroi ;
« Je finis où le ciel commence.
« Est-ce que j'ai besoin de toi,
« Petite, moi qui suis l'immense ? »

La source dit au gouffre amer :
« Je te donne, sans bruit ni gloire,
« Ce qui te manque, Ô vaste mer !
« Une goutte d'eau qu'on peut boire. »

Ce poème permet de travailler les antithèses (petit / grand, eau salée / eau douce, source / océan, donner / recevoir). De la même façon, on pourra relever les oppositions dans une lecture du tableau de Dufy : couleur / dessin, paysage / personnage, lignes courbes / points et tâches, éclatement des points de vue, etc.

- **Les allégories et l'eau**

La femme assimilée au fleuve ou le fleuve représenté sous les traits d'une déesse – ici dans le tableau de Dufy, la Seine, la Marne et l'Oise - exaltent les valeurs de la femme porteuse de vie, symbole de fertilité, comme les déesses terre-mère de l'Antiquité. Paul Eluard, dans *Les Yeux fertiles*, 1936.

Tu te lèves l'eau se déplie
Tu te couches l'eau s'épanouit

Tu es l'eau détournée de ses abîmes
Tu es la terre qui prend racine
Et sur laquelle tout s'établit

Tu fais des bulles de silence dans le désert des bruits
Tu chantes des hymnes nocturnes sur les cordes de l'arc-en-ciel
Tu es partout tu abolis toutes les routes

Tu sacrifies le temps
A l'éternelle jeunesse de la flamme exacte
Qui voile la nature en la reproduisant

Femme tu mets au monde un corps toujours pareil
Le tien

Tu es la ressemblance

- **Dufy, peintre de la modernité**

Le travail artistique de Dufy couvre le champ des arts et des arts appliqués. La céramique, les tissus, les tapisseries, la mode, la publicité, les décors de théâtre, la gravure pour illustrer les poèmes d'Apollinaire : l'ampleur, la diversité et la qualité de son œuvre témoignent de son indépendance ; le peintre s'enrichit du contact avec toutes les possibilités de l'art.

La « modernité » est un terme créé par Baudelaire pour caractériser une esthétique nouvelle. Celle-ci vaut à la fois quant aux thèmes et quant aux formes. La nouvelle perception de la réalité contemporaine s'attache à montrer la ville magique ou monstrueuse, ou encore l'industrie et les transports en plein essor. La modernité fait aussi exploser les formes traditionnelles et mène jusqu'à une révolution du langage poétique autant que pictural.

On peut rechercher dans le tableau de Dufy les monuments anciens et les constructions modernes, y voir l'opposition entre la forme traditionnelle du triptyque et la réalisation nouvelle qu'en propose le peintre. On évoquera à ce propos le poème « Zone » d'Apollinaire et « Le Veilleur du Pont-au-Change », de Robert Desnos, un poème composé sous l'occupation, quand son auteur est engagé dans la clandestinité.

A la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Apollinaire, « Zone », *Alcool*, 1913

Je suis le veilleur de la rue de Flandre.
Je veille tandis que dort Paris.
Vers le Nord un incendie lointain rougeoit dans la nuit.
J'entends passer des avions au-dessus de la ville.

Je suis le veilleur du Point du jour.
La Seine se love dans l'ombre, derrière le viaduc d'Auteuil,
Sous vingt-trois ponts à travers Paris.
Vers l'Ouest j'entends des explosions.

Robert Desnos, « Le Veilleur du Pont-au-Change », 1942

- **Dufy et Apollinaire**

A la demande d'Apollinaire, en 1910, Raoul Dufy réalise des gravures sur bois, à l'image des livres héraldiques de la Renaissance, pour illustrer le recueil *Le Bestiaire ou cortège d'Orphée*. La gravure occupe les deux tiers supérieurs de la page. Le court poème, en majorité des quatrains, est juste au dessous de la gravure. Le titre renvoie à l'image et au texte. Dès ce premier recueil, Apollinaire cherche à établir le lien entre peinture et poésie, texte et gravure, mot et image. Ce lien sera encore mis en valeur dans *Calligrammes (1918)*.

→ Voir « Le Dauphin », à la fin du présent document

- **La Seine c'est Paris**

La Seine, c'est Paris. Les ponts sont des liens entre les rives. Ils symbolisent l'amour, le lien. Le cours du fleuve emporte tout. Voir le poème d'Apollinaire, *Le Pont Mirabeau* (page suivante).

Le décor est rapidement évoqué, c'est celui d'Auteuil, familier au poète. La ponctuation supprimée, le refrain, la versification, la recherche rythmique suggèrent le cours de l'eau l'écoulement du temps, la fin de l'amour face à la pérennité du pont Mirabeau, du fleuve et face à la douleur du poète.

Le motif de l'eau est central chez Apollinaire. Il est lié au temps, à la mémoire, à la fugacité des choses. La forme de ses poèmes – cubiste – reprend à la fois la tradition, poèmes à forme fixe, ballades, chansons, et ouvre à la modernité qui, comme chez les

peintres, décompose le monde pour le recréer. Apollinaire remplit alors entièrement la mission du poète créateur. Le lyrisme ici est associé à une vision moderne du monde.

La ponctuation est systématiquement abolie, puisque, écrit-il, « le rythme même et la coupe des vers sont la véritable ponctuation ». Ceci nous ramène à la construction du tableau de Dufy : lignes et couleurs se superposent avec leur rythme propre. Dufy pose la couleur pour exprimer la lumière, en la dissociant du contour.

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
 Et nos amours
 Faut-il qu'il m'en souvienne
 La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
 Tandis que sous
 Le pont de nos bras passe
 Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
 L'amour s'en va
 Comme la vie est lente
 Et comme l'espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
 Ni temps passé
 Ni les amours reviennent
 Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
 Les jours s'en vont je demeure

Guillaume Apollinaire, *Alcools*, 1913

- **L'estuaire et la mer**

« Le peintre a besoin d'avoir sans cesse sous les yeux une certaine qualité de lumière, un scintillement, une palpitation aérienne qui baigne ce qu'il voit... N'oubliez pas l'estuaire de la Seine formé par le triangle Le Havre, Honfleur, Trouville. »³

C'est au Havre, au début de son parcours, que Dufy élabore sa théorie couleur-lumière : la couleur crée la lumière.

³ Ibid. p. 19.

« A suivre la lumière solaire, on perd son temps. La lumière de la peinture, c'est tout autre chose, c'est une lumière de répartition, de composition, une lumière couleur... Quand je parle de la couleur, il est bien entendu que je ne parle pas des couleurs de la nature, mais des couleurs de peinture, des couleurs de notre palette, qui sont les mots dont nous formons notre langage de peinture... Ne croyez pas que je confonde la couleur avec la peinture, mais comme je fais de la couleur l'élément créateur de lumière, ce qu'il ne faut jamais oublier, la couleur par elle-même n'étant rien à mes yeux que génératrice de lumière, on voit qu'elle est dans ce rôle avec le dessin, le grand bâtisseur de la peinture, le grand élément... La couleur réduite au coloriage est bonne pour les images et ne peut donner de satisfaction picturale réelle, ni profondes, ni brillantes. »⁴

Les couleurs dominant Le cours de la Seine participent aussi de cette axiome : le « ton ambiant » du bleu vert organise la composition – couleur de la campagne, des forêts, de l'eau, de l'estuaire et de la mer.

La mer est donc le lieu magique, créateur de lumière et d'un monde animé : vagues comme des caractères typographiques, naïades, dauphins, coquillages, régates de voiliers, cargos, mouettes, jetées qui s'avancent au large. L'imagination de Dufy montre à voir toutes ces créations qu'évoque aussi Henri Michaux dans son recueil de poésie, *La Nuit remue* (1967). Plusieurs poèmes évoquent Honfleur : Projection⁵, Intervention⁶ - le poète s'ennuie à Honfleur et emplit la ville et le port de chameaux – et La Jetée⁷, dans lequel à l'instar de Dufy, il puise dans la mer toutes sortes de trésors.

Depuis un mois que j'habitais Honfleur, je n'avais pas encore vu la mer, car le médecin me faisait garder la chambre.

Mais hier soir, lassé d'un tel isolement, je construisis, profitant du brouillard, une jetée jusqu'à la mer.

Puis, tout au bout, laissant pendre mes jambes, je regardais la mer, sous moi, qui respirait profondément.

Un murmure vint de droite. C'était un homme assis comme moi les jambes ballantes, et qui regardait la mer. « A présent, dit-il que je suis vieux, je vais en retirer tout ce que j'y ai mis depuis des années . » Il se mit à tirer en se servant de poulies.

Et il sortit des richesses en abondance. Il en tirait des capitaines d'autres âges en grand uniforme, des caisses cloutées de toutes sortes de choses précieuses et des femmes habillées richement mais comme elles ne s'habillent plus. Et chaque être ou chaque chose qu'il amenait à la surface, il le regardait attentivement avec grand espoir, puis sans mot dire, tandis que son regard s'éteignait, il poussait ça derrière lui. Nous remplîmes ainsi toute l'estacade. [...]

Henri Michaux, Extrait de « La Jetée », *La Nuit remue*, 1967

• Conclusion : Apollinaire, Hugo et d'autres fleuves

La contemplation du fleuve, image de la vie et du temps, pousse à la méditation. Victor Hugo chemine, du Havre à Villequier, lors d'un pèlerinage à pieds pour se rendre sur la tombe de sa fille Léopoldine – voir document La Seine dans tous ses états. Que le fleuve invite au cheminement réel ou au voyage intérieur, il ramène le poète à soi, à contempler son propre univers.

⁴ Ibid. p. 19-20.

⁵ P. 141 dans l'édition Poésie, Gallimard, NRF.

⁶ Ibid. p. 143.

⁷ Ibid. p. 129.

Mon beau navire ô ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Dans une onde mauvaise à boire
Avons-nous assez divagué
De la belle aube au triste soir

Apollinaire, « La chanson du mal aimé », *Alcools*

Le musée des Beaux-Arts de Rouen possède d'autres tableaux de Raoul Dufy et notamment Villa à Nogent-sur-Marne, Sur la plage de Saint-Adresse, La Baie de Saint-Adresse, Cargos pavoisés et régates, qui pourront compléter un parcours sur le fleuve et la mer.

Document réalisé par Catherine Bastard (Service éducatif)

Renseignements et rendez-vous au Service culturel du musée.
Téléphone : 02 35 52 00 62

Permanence au Musée des Beaux-Arts le jeudi de 15h à 17h